



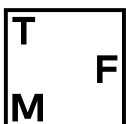
Théâtre

22 et 23 mars

20h30

Le Vivier des noms

Valère Novarina



Théâtre
Forum
Meyrin

Le Vivier des noms

Valère Novarina

D'abord, il y a la femme qui s'adresse au public, un grand balai à la main. Elle confirme que nous sommes ici dans un théâtre, au décor absent mais qu'elle décrit comme s'il était présent, méthodiquement. Vient ensuite l'Historienne, petite robe noire, chemisier blanc. Elle entame la longue litanie des noms : l'Huminien, le Zoographe, l'Enfant Gymnosira et l'Enfant Gymnophysicien, Jean Négatif, la Périphérienne, le Pousseur de Corps, le Dernier Vivant, Jean Trou Verbier fils de la Viande... Ainsi commence *Le Vivier des noms*, écrit, comme tous les textes de Novarina, pour être dit et entendu.

Toute la magie tient dans la rencontre entre les mots et le corps. Novarina s'est entouré de comédiens virtuoses, au jeu physique digne de sportifs de haut niveau. Il faut les voir bondir, danser, surgissant d'une trappe, engloutis par une autre ! Il faut les entendre proférer le texte, chanter en chœur ! D'un spectacle à l'autre, Novarina nous dit que notre langue appartient à chacun et que tout le monde a le droit de la bousculer, de la recréer, d'inventer aussi bien des noms que des mots. Et lorsqu'on parle librement, c'est aussi librement que l'on pense...

Rencontre avec Valère Novarina, mercredi 23 mars 19h

La note d'intention



En face de nous, sur la table du théâtre, voici que le langage prend corps, éclot, s'écartèle et fuse : il se répand dans le champ de forces et agit en volumes. Voici qu'il paraît matériel. Le théâtre est au fond l'action du langage devenue visible.

Laissez entrer l'acteur et ne vous attendez à rien ! Par saut mental, il peut, sur le plateau, faire de toi, de vous, de moi, de lui, un désadhérent. Nous faire retrouver la vie par un éclair de désadhérence. Par un spasme d'étonnement vif. Par un soudain basculement et une réversibilité, par l'ambivalence brusque et le retournement des mots dans l'espace – et le retour d'espace en mots ; il peut nous porter un coup vivifiant. La force vive agit par saut. C'est par déchirure qu'opère en nous la cruauté comique. La nature n'évolue pas, elle œuvre par sauts renversants.

Le spectacle entre en nous comme le rêve : sans aucun filtre humain et sans passoires psychologiques : nous voyons comme si nous étions hors de nos propres animaux. Chacun de nous se change en animal prophétique parce qu'il se souvient. Prophétique de mémoire, comme l'acteur : un animal insoumis, ardent de parole et lançant des anthropoglyphes.

La scène est le lieu joyeux d'une réinvention perpétuelle de la figure humaine. Une fontaine de vie. C'est la bonne nouvelle que nous annonçons l'homme renversé, l'homme à l'envers, l'homme renversant qui est là-bas sur la scène : l'acteur «Acrobate intérieur, mime incompréhensible et trépassé parfait», il lance loin la bonne nouvelle du théâtre : allez annoncer partout que l'homme n'a pas encore été capturé !

Valère Novarina

Entretien avec Valère Novarina

Propos recueillis par Marion Canelas pour Le Festival d'Avignon



Vous avez dit que Le Vivier des noms aurait pu s'appeler Entrée perpétuelle ou La Nature délivrant l'alphabet. Comment son titre s'est-il déterminé ?

Parmi mes différents carnets, l'un s'appelle « Le vivier des noms » ; j'y note des noms de personnages, chaque fois qu'il m'en vient un, jusqu'à me transformer certains jours en animal appelant, en une source perpétuelle de noms... Plusieurs milliers de noms me sont venus ainsi, comme dictés, je ne les retouche jamais. Lorsque je n'écris plus, je dessine les personnages à l'encre rouge et à l'encre noire... D'autres jours, je les écoute et ils parlent. *Le Vivier des noms* est né peu à peu de ce surgissement, de cet appel continu. Il s'agit aussi d'une rechute, d'une réminiscence de la ronde continue d'entrées et de sorties qui formaient la trame du Drame de la vie, qui serait comme la première arche d'un pont dont la seconde apparaît aujourd'hui.

Dans le travail, comment vos différentes fonctions se succèdent-elles ? Quel est votre rapport au texte au moment de le confier aux acteurs ?

Lorsque j'écris, je suis comme un acteur invisible qui se met au travail avant les autres. L'écriture sur la page est comme le pressentiment du drame du langage dans l'espace. Plus tard, devenu metteur en scène, je suis passé à l'ennemi. Je n'ai plus le contact profond, aveugle, avec la matérialité du texte ; je joue avec les énergies diverses qui viennent se croiser, s'assembler se mettre en contradiction dans l'espace : énergies de l'acteur, lignes de force de la pièce, cheminement du spectateur... Quant à l'acteur, comme le moine, c'est un litannique : ânonnement de la mémoire, manducation, incorporation profonde du texte, mangement de la chose écrite, patience – action passive.

Vous parlez beaucoup de délivrer – les mots, l'alphabet. Comment doivent-ils surgir ? De quoi les délivrer ?

Il faut rendre les mots à l'espace, au pluriel de l'espace, à sa chair. Je vois le théâtre comme le lieu du redressement du livre. *Keimeno*, qui en grec moderne signifie « le texte », désigne quelque chose de couché, de gisant... Le texte gît, et l'acteur le redresse, le ressuscite. On va au théâtre reprendre conscience que le langage n'est pas une chaîne de concepts mécaniques mais un fluide, une danse, une matière vive. Dans une bibliothèque, les livres sont comme des pierres tombales, rangés comme des morts. Le lecteur ouvre le livre et le ressuscite, il le prend entre ses mains. Dans ce très beau geste d'ouvrir un livre, de le déployer, de le déplier, il lui prête son souffle, il lui porte secours, et les lettres mortes retrouvent le tourbillon du langage, la vie profonde des langues... Les mots retrouvent dans l'espace leur volume. Il est très beau que dans notre langue le « livre » soit aussi un « volume ». L'acteur, le lecteur ne pénètre jamais assez profondément

dans la partition, dans les sens, dans les sons, dans les rythmes... Je crois qu'entre un acteur et un texte, entre l'acteur et son rôle, il n'y a qu'un seul point de rencontre qui soit juste et vrai. Il n'y a pas à fabriquer, à composer un personnage. Le texte vient simplement à la rencontre de l'acteur. À un certain moment, le langage apparaît en animal vivant, le livre devient soudain visible, comme un phénomène de la nature. C'est quelque chose qui arrive au temps : une altération, une variation, un accident de la durée.

Vous êtes inspiré par la forme du kyôgen, intermède au nô japonais. Quel est votre lien au théâtre japonais ?

J'aime la fragilité du nô : les acteurs passent le pont, chantent un peu, esquissent un personnage avec trois pas de danse et un éventail, frappent le sol et s'en vont. C'est une construction, un édifice fragile qui se fait à vue. Un acteur frappe du pied, le sol résonne : tout est résumé d'un coup. L'émotion de toute la pièce, de tout le langage déployé, est condensée, précipitée en un point. Le choc sur le sol est le point d'asphyxie à partir duquel tout respire. Dans nos spectacles, l'espace se plurifie, se démultiplie, croît au cours de la représentation. C'est pourquoi nous commençons toujours par tracer une ligne simple. On n'utilise pas tout l'espace d'un coup, on commence de manière enfantine, ensuite, on le creuse un peu. Et à la fin, on le renverse... De grandes catastrophes de l'espace arrivent par le langage... Que se passe-t-il dans votre entendement si je vous dis : « Aucun triangle n'a trois côtés » ? Le théâtre est, étymologiquement, un lieu d'optique. Le langage s'y fait visible. Nous venons suivre de près, voir se développer devant nous le jeu vivant des paradoxes.

Si le paradoxe est constant, que vient perturber l'intermède ?

Il s'agit de retrouver une instabilité, une invention permanente, comme au cirque où l'émotion est dans l'espace lui-même. Je parle beaucoup aux acteurs de quelque chose de suspendu, qui se crée mais qui va disparaître – et du théâtre comme demeure fragile. Le sol, comme les certitudes, est enlevé sous les pieds des spectateurs – mais aussi des acteurs. En ébranlant nos assises mentales, nous cherchons le tranchant, la division, la séparation. Nous sommes profondément en lutte contre toute « ambiance ». Il faut lacérer le langage, l'espace, le temps (j'aime le mot anglais « ragtime », qui veut dire « temps déchiré ») pour en faire ressortir les contradictions : la mêlée du comique et du pathétique. Et surtout, il n'y a pas d'émotion obligatoire... Il faut laisser le public extrêmement libre de construire quelque chose à partir de ce qui est ici éparpillé, cassé, mystérieux.

Est-ce ce rapport au cirque qui vous conduit souvent à intégrer une figure de Monsieur Loyal à vos spectacles ?

Oui. Ça a commencé dans *La Chair de l'homme*, avec un personnage qui s'appelait Monsieur ; ensuite dans *L'Origine rouge*, il s'est appelé L'Évangéliste ; dans *Le Jardin de reconnaissance*, il y avait La Voix d'ombre ; puis ce personnage est devenu Le Chantre. Dans *Le Vivier des noms*, il s'appelle L'Historienne. J'ai besoin d'une voix dominante, magistrale, pour construire et déconstruire librement. Je joue de ces deux présences : La Narratrice et son contraire ; L'Ouvrier du drame, régisseur muet. Mais c'est peut-être lui qui tient tous les fils. Dans *Le Vrai Sang*, il disait même que c'est lui qui avait écrit la pièce et qu'elle aurait dû s'appeler L'Innocence victorieuse. Cette fois-ci, il est possible qu'il nous annonce que la pièce devrait s'appeler Le Polylogue invectif. Un très beau texte médiéval portait un titre tout proche : *Le Quadrilogue invectif*.

La presse en parle

« Valère Novarina donne libre cours à sa pulsion nominative dans *Le Vivier des noms* pour la plus grande joie du public. Un régal de théâtre, novarinien en diable...»

Fabienne Arvers, *Les Inrocks*

« La nouvelle aventure langagière du poète-metteur en scène convoque, dans un étourdissant tourbillon, les milliers de figures ayant déferlé dans son œuvre. Hilare et captivé, le public plébiscite. »

Emmanuelle Bouchez, *Télérama*

« Tout le secret, toute la magie tiennent dans cette rencontre entre les mots et le corps. Pour l'incarner, Novarina s'est entouré de comédiens virtuoses, au jeu physique digne des sportifs de haut niveau. Il faut les voir bondir, danser, surgissant d'une trappe, engloutis par une autre, sur le plateau délicatement scénographié par Philippe Marioge. »

Didier Méreuze, *La Croix*

« Une expérience de haut vol, pleine d'humour et de gravité défendue par des acteurs au cordeau. »

Alexis Champion, *Le Journal du Dimanche*

Biographie



Valère Novarina

Valère Novarina est né à Genève en 1947. Il écrit, peint et dessine : le geste est au centre de sa création, de sa réflexion et de ses recherches, parce que selon lui *L'Organe du langage, c'est la main* (Argol, 2013). Valère Novarina travaille l'espace, les couleurs et les mots comme de la matière. Son théâtre cherche à rendre la parole saisissable et visible par son déploiement dans l'espace. Suivant trois axes enchevêtrés, son oeuvre interroge le langage, ses origines, ses formes et « les mille façons qu'a l'homme de faire l'homme ». Variant entre théâtre (*L'Atelier volant, Vous qui habitez le temps, L'Opérette imaginaire, L'Acte inconnu, L'Animal du temps*), textes inclassables, monologues à plusieurs voix, poésies en actes (*Le Babil des classes dangereuses, Le Drame de la vie, Le Discours aux animaux, La Chair de l'homme, Le Vrai Sang*) et oeuvres théoriques inspirées par la scène et les acteurs (*Pendant la matière, Devant la parole, L'Envers de l'esprit, La Quatrième Personne du singulier*), les livres de Valère Novarina sont publiés, pour la plupart, par les éditions P.O.L.

Distribution

Texte, mise en scène et peintures Valère Novarina

Avec Julie Kpéré, Manuel Le Lièvre, Dominique Parent, Claire Sermonne, Agnès Sourdillon, Nicolas Struve, René Turquois, Valérie Vinci

Musicien Christian Paccoud

Collaboration artistique Céline Schaeffer

Scénographie Philippe Marioge

Musique Christian Paccoud

Lumières Joël Hourbeigt

Régie générale Richard Pierre

Production, diffusion Séverine Péan – PLATÔ

Costumes Karine Vintache

Maquillage Carole Anquetil

Dramaturgie Roséliane Goldstein et Adélaïde Pralon

Régie plateau Elie Hourbeigt

Régie lumières Léo Thévenon

Réalisation des accessoires Jean-Paul Dewynter

Assistante Sidonie Han

Production déléguée L'Union des contraires

Coproduction Festival d'Avignon, CDN de Montluçon

Avec le soutien de Ministère de la Culture et de la Communication et de la SPEDIDAM

Durée 2h15

Location et renseignements

Théâtre Forum Meyrin

Place des Cinq-Continents 1
1217 Meyrin (GE)

Billetterie

Du lundi au vendredi de 14h à 18h
ou par téléphone au 022 989 34 34
www.forum-meyrin.ch

Prix des billets

Plein 40.- / 30.-
Réduit 35.- / 25.-
Mini 15.-
Pass Forum 15.-
Pass Éco 15.-

Autres points de vente

Service culturel Migros
Stand Info Balexert
Migros Nyon-La Combe

Partenaire Chéquier culture

Les chèques culture sont acceptés à nos guichets

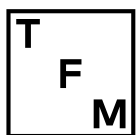
Relations presse

Responsable: Ushanga Elébé
ushanga.elebe@forum-meyrin.ch
Assistante: Chloé Briquet
chloe.briquet@forum-meyrin.ch

T. 022 989 34 00 (8h30-12h30 et 13h30-17h30, sauf le mardi matin)

Photos à télécharger dans l'espace Médias

<http://www.forum-meyrin.ch/media/spectacles>



**Théâtre
Forum
Meyrin**